

**Sirine Ammar**

## **S'adosser, observer et inventer ses structures de soutien**

S'adosser au lieu de s'ériger sur un socle ou de s'accrocher sur un mur : les œuvres de Sirine Ammar refusent le vocabulaire d'un médium et la généalogie d'une histoire codifiée des expositions. Elles s'adosent, mi-dressées mi-relâchées, incarnant ces états de corps qui prennent place dans un lieu en faisant décors. Elles sont l'empreinte de moments observés dans la distance du "temps mort", comme sur un quai de métro où l'omniprésence des écrans de téléphone permet de filmer les mouvements de corps en toute discrétion. Sirine Ammar collecte des images et des sons de moments quotidiens dont elle explore la platitude en détournant des formes et en les assemblant dans un jeu avec les échelles, les matériaux, les associations visuelles. Aux Beaux-Arts de Paris dont elle a été diplômée en 2017, son travail s'est d'abord déployé à l'échelle de la sculpture, avec des matériaux lourds jouant sur des formes minimales. Puis la mobilité de sa position de jeune artiste déménageant d'atelier temporaire en atelier temporaire l'a fait évoluer vers des formes légères produites avec des matériaux pliables, comme la toile cirée ou le tissu, qu'elle découpe, assemble, imprime pour créer des compositions d'images explorant la platitude des reliefs.

La carrière de jeune artiste impose la plupart du temps de vivre dans son atelier ou de faire de son lieu de vie un atelier, ce que Sirine Ammar a régulièrement vécu à différentes périodes, une manière « d'être en permanence dedans », de ne pas sortir d'un processus créatif et de gagner du temps, et d'enclencher différentes manières de produire et d'exposer<sup>1</sup>. De cette contrainte liée à la précarité économique sont aussi nés de nombreux scénarios d'exposition, comme en 1973 lorsque Jean Dupuy invite chez lui à New York différentes générations d'artistes à investir l'espace en s'adressant au lieu et à sa semi-domesticité, avec la contrainte de ne pas produire de pièces vendables. L'exposition prend pour titre l'adresse du loft, *About 405 East 13th Street#1*. Le projet est porté par le désir de contrer les schémas déjà dominants des galeries commerciales et l'idéologie du *white cube* en inventant avec humour et engagement des expériences collectives qui élargissent les manières de faire œuvre et exposition. Les années 1960-1970 ont vu l'émergence de collectifs d'artistes qui se sont auto-structurés pour défendre leurs droits, pour investir ensemble des quartiers délaissés et créer des espaces de travail mutualisés, mais aussi pour inventer d'autres formats d'exposition liés aux changements profonds qui affectent alors la pratique artistique, marquée par le processus conceptuel, *in situ*, la dimension performative. Sur le sol de l'atelier de Sirine Ammar traîne une copie du catalogue de *Quand les attitudes deviennent forme*, exposition emblématique de cette période, curatée par Harald Szeemann en 1969 à la Kunsthalle de Berne en Suisse, qui réunissait des artistes qui avaient en commun d'explorer des processus artistiques qui faisaient forme en eux-mêmes. Sirine Ammar est dans la même énergie, et se saisit de l'exposition comme format profondément lié à des modes de vie, à des manières de faire société. Consciente aussi de la nécessité pour l'artiste d'inventer ses propres outils socio-économiques, elle fait partie d'un collectif, curate des expositions, et depuis deux ans développe une application de cession d'œuvres entre artistes, *Aftu (À toutes fins utiles)*. Telle une start-up, *Aftu* interroge les structures du monde de l'art en remettant l'artiste et ses goûts au centre de ce qui se collectionne en s'échangeant, sans intermédiaire. En 2021, elle organise à l'Espace Voltaire, lieu temporaire et communautaire où elle a alors son atelier, une exposition proposant aux artistes et visiteurs d'imaginer un appartement mis à plat, où l'on aurait ôté murs et meubles. Intitulée *Flat*, l'exposition réunit des artistes qui lui sont proches et avec lesquels elle crée ce scénario dont la force est de produire un parcours domestique mental sans instrumentaliser les œuvres qui prennent place de manière très singulière dans cet imaginaire commun, jouant de la poésie, de l'ambiguïté et de l'humour. Sirine Amar investit la salle de bain à travers un assemblage d'images s'exfiltrant des murs blancs par un jeu de découpes, de couleurs, de mouvements vers le sol. Ce projet inspiré de Gaston Bachelard se poursuivra sur plusieurs éditions, dont la troisième *Flat-O-Rama*, curatée en collaboration avec Eléonore Geissler.

---

1 <https://www.vice.com/fr/article/597qnn/les-jeunes-artistes-font-de-leurs-appartements-leurs-ateliers>

Il s'agit chaque fois de réenvisager les lieux de vie en les débarrassant des contraintes des fonctions domestiques pour les laisser s'imprégner des rêveries, des désirs et des renversements nécessaires pour se sortir des schémas qui épuisent les corps et raidissent les postures. Sirine Ammar a un lien fort avec la littérature et l'écriture qu'elle a aussi pratiquées en tant que journaliste, et puise des forces dans les résonances des lectures. Les principes sont clairement exposés dans le texte d'intention de *Flat-O-Rama* : ce projet « met à plat le principe d'un appartement et propose un espace d'exposition dans lequel les œuvres cohabitent comme des voisines, ronflent, se fâchent, composent ensemble ce qu'on pourrait percevoir comme la mélodie du lieu. »

Sirine Ammar observe les mondes qui sont les siens ou qui lui parviennent par bribes et évolue dans sa pratique avec les changements des contextes qui l'accueillent. Lorsque je la rencontre dans son atelier au sein du Musée Transitoire près de Bastille à Paris, de retour de sa résidence de production à Lille, elle me montre des images imprimées de moulures et de sculptures de pierre et de plâtre qu'elle a photographiées à Denain, dans l'école d'art associée au programme de résidence, et des voilages légers sur lesquels elle a imprimé des captures d'écran du flux des conversations enregistrées sur la terrasse de son ancien atelier partagé à l'Espace Voltaire. Lorsque la destruction de l'immeuble a annoncé la fin de ce moment idéal de communauté artistique dans Paris, Sirine a décidé de laisser son téléphone filmer en continu les moments de pause sur la terrasse. Les conversations sont mises en tension par la conscience de leur interruption prochaine qui va disperser les corps et modifier les fragiles équilibres. Dans l'urgence, lorsque les possibilités de travailler se réduisent, qu'est-ce qu'expriment ces corps rassemblés par une motivation commune d'un désir artistique ? Sirine Ammar ne se résigne pas à lâcher prise et a préservé ce moment à travers une série d'images au potentiel très cinématographique. Autour d'un café, dans la douceur de l'été, des regards et des complicités expriment leurs soutiens, un aspect fondamental mais souvent sous-estimé du processus artistique. L'artiste Céline Condorelli a mené des recherches pendant plusieurs années pour rendre visible l'importance de ces idées de support et de structure de soutien dans l'art, aujourd'hui accessible à travers l'ouvrage *Support/Structures*<sup>2</sup>. En réinvestissant ces terminologies associées au vocabulaire technique de l'architecture, ce livre rappelle que l'art est indissociable de ce qui le rend possible : des structures de soutien économique, des structures de diffusion, des affinités et partages qui bien souvent prennent la forme d'amitiés, mais aussi des structures techniques pour accrocher, disposer, exposer. La résidence est un de ces outils, qui a ici aussi permis à Sirine Ammar de tester dans l'espace des manières de supporter ses tissus imprimés en tendant des fils, en disposant des tasseaux, de les regarder suspendus, étalés au sol, à mi-chemin entre les deux, et de les regarder regardés par d'autres, des enfants et leurs accompagnants invités à échanger. L'acte créatif est indissociable de ces structures de support financières, logistiques et techniques qui permettent aux formes d'émerger.

Dans ces images sur la terrasse, on se projette dans des discussions autour d'une table, suivant les mouvements de va-et-vient des corps entre l'intérieur, l'espace du travail, et l'extérieur, le temps de la pause. La légèreté des tissus et leur flottement accentue le sentiment d'évanescence qui se dégage de ces moments, mais aussi la conscience de leur fragilité à travers le procédé d'impression qui laisse apparaître des trames et des imperfections. La machine a laissé ses traces dans l'image, de la même manière que le détournement reste visible dans les photographies que Sirine Ammar produit. La reproduction et la sélection du réel s'exposent dans leur processus, ce qui crée une distance qui met en scène le jeu du regard au sein même des images. Cette série m'évoque la vidéo *Long Goodbye* de David Claerbout (2007), où la caméra suit les mouvements d'une femme qui sort sur la terrasse d'une belle maison provençale baignée d'une intense lumière du soir. Dans le silence, elle sert une tasse puis fait un signe d'au-revoir en échangeant un regard direct avec l'œil caméra qui opère alors un mouvement de recul. Si le temps de la projection est court, 12 minutes, celui de cet au-revoir est étiré et mêlé à la tombée de la nuit qui progressivement nous éloigne de ce moment de vie que l'on

---

2 *Support Structures*, publié par Céline Condorelli, Gavin Wade et James Langdon, 2009.

ne souhaiterait pas quitter. L'installation de Sirine Ammar me semble être elle-aussi baignée de la mélancolie de l'au revoir et de l'intensité des relations avec des lieux. Les conversations nous parviennent à travers des bruissements d'images, des expressions de visages, des gestes, mais aussi des voix qui se glissent dans l'espace. Elles ricochent avec des morceaux de sculptures anciennes qui parsèment les couloirs, les escaliers, les halls de l'école d'art de Denain. En 1932, Oscar Schlemmer alors professeur au Bauhaus peint l'escalier qui dessert les ateliers de cette école d'art nouvellement construite à Dessau, montrant l'importance de sa structure architecturale moderniste dans la vision pédagogique mais aussi des mouvements des jeunes étudiants qui habitent les lieux (*Bauhaustreppe*). L'escalier est comme la terrasse le lieu des conversations, des échanges de regard, des complicités, c'est un lieu que l'on gravit en cherchant le soutien d'une rampe et d'un visage ami, c'est le temps de la pause où les corps s'adossent un instant, observent ceux qui les entourent puis reprennent leur cheminement. C'est le temps de l'exposition.

Mathilde Roman